Jasmin l'Israélienne et Osama le Palestinien, **au-delà du mur**

AMOUR AU FRONT 4|6 Jasmin Avissar est juive, Osama Zatar est musulman. Ils ont vécu leur romance entre checkpoints et harcèlements des deux bords avant de trouver un lieu pour s'aimer sans obstacles





« The Other Side of the Hammer » (« L'autre côté du marteau », 2010) et « Occupation » (2010), deux œuvres d'Osama Zatar.
TAL ADLER

VIENNE - *envoyée spéciale*

L'amour est une balle perdue qui se moque bien des frontières. Celle qui séparait Jasmin et Osama était pourtant du genre envahissant, toute hérissée de murs et d'hommes armés. Osama Zatar et Jasmin Avissar viennent d'un coin grand comme la Bretagne où les gens, pour peu qu'ils prient des dieux différents, ne peuvent s'aimer sans voir la police ou l'armée leur tomber dessus. Lui est palestinien, elle israélienne ; lui musulman, elle juive – mais que signifient ces mots ?

Tous deux âgés de 38 et 37 ans, ils ne vénèrent d'autre dieu que l'amour, n'ont d'autre patrie que la liberté. Lorsqu'ils se sont rencontrés et connus, la politique ne comptait pas vraiment dans leur vie – du moins le croyaient-ils. Un jour pourtant, afin d'éviter les barbelés dressés entre leurs deux communautés, ils ont décidé de fuir en laissant leurs pays derrière eux. Aujourd'hui installés à Vienne, en Autriche, ils vivent de leur art, la danse pour elle, la peinture pour lui. Depuis leur quartier transformé, avec leur fille de 8 ans, Laila, ils défient à la fois ceux qui les ont persécutés.

Pour se rendre chez eux, il faut quitter le centre historique en direction de l'ouest. Peu à peu faisant, les angles de la ville impériale deviennent moins droits, les façades plus gracieuses et, soudain, le paysage paraît presque bucolique. La maison, très basse, est à l'image de ce qui fut autrefois un district de faubourgs. On entre dans un jardin tout en longueur par une porte en bois dont la peinture s'écaille, et c'est Jasmin qui ouvre. Ce jour-là, Osama est malade. Il arrive juste de voir le médecin qui lui a prescrit des antidouleurs pour une violente douleur à l'épaule. Son grand corps allongé entre un canapé-lit et un tabouret, il écoute sa femme raconter leur histoire en l'interrompant parfois dans un anglais rauque. De temps en temps, ils se disent quelques mots en hébreu : la langue de leurs premiers échanges est devenue celle de leur quotidien.

Si on le lui demande, il le parle *« quand il veut »* et reprendre « pas volontiers ». Manifestement, Osama est en colère. *« Je préfère l'anglais, cela me met sur un pied d'égalité avec les autrichiens : pour eux aussi, c'est une langue étrangère. »* A ses yeux, les drapeaux, les frontières, les Etats et les soldats qui vont avec tout cela n'a aucun sens. Mais s'il ne les reconnaît pas, eux refusent de l'ignorer. Pendant qu'Osama remâchait son incompréhension, Jasmin a donc fait des démarches et encore des démarches, pour tenter de trouver un cadre légal à leurs sentiments. C'est elle qui a été même le fil conducteur de leur calvaire d'un pays à l'autre, ces heures passées devant des guichets, à parlementer avec des fonctionnaires soupçonneux.

Au départ, ils ne se doutaient pas que les choses seraient aussi difficiles. Ils ne se doutaient de rien d'ailleurs et surtout pas de ce qu'ils allaient rencontrer dans un banal refuge pour animaux : non seulement l'amour, mais l'AUTRE en lettres majuscules. Elevée dans un milieu sioniste de gauche, mère archéologue et père professeur d'histoire, Jasmin est une femme rieuse et tenace. Avant de connaître Osama, elle n'avait jamais vu un checkpoint et encore moins traversé la frontière avec la Palestine. Quand elle a accepté le petit boulot proposé par l'ONG israélienne qui tenait un refuge dans la zone industrielle d'Atarot, près de Jérusalem, elle cherchait à financer ses cours de danse. Ce n'était pas le job de sa vie, mais pas un contre-emploi non plus : *« Depuis toute petite, dit-elle, j'étais du genre à nourrir les chats errants. »*

AVANT DE CONNAÎTRE OSAMA, JASMIN N'AVAIT JAMAIS VU UN CHECKPOINT ET ENCORE MOINS TRAVERSÉ LA FRONTIÈRE AVEC LA PALESTINE

« J'AI AIMÉ SA FORCE ET SON COURAGE »

Osama, lui, vient de Qarawat Bani Zeid, un village situé à 40 kilomètres au nord de Ramallah. Famille traditionnelle, dominée par la forte personnalité d'une mère, Raiesa, qui élève ses cinq enfants pendant que le père est en Arabie saoudite. Avant ses 15 ans, Osama n'avait jamais vu d'Israélienne en chair et en os, mais il s'était longtemps figuré le pays lui-même sous les traits d'une *« femme puissante qui contrôlait tout »*. Jusqu'au jour où il se retrouve serveur dans un bar de Tel-Aviv. Les Palestiniens n'ont pas le droit de résider en Israël, mais à l'époque, les autorités ferment les yeux sur cette main-d'œuvre bon marché. Le jeune homme en profite pour apprendre l'hébreu, et pas seulement à des fins professionnelles : il veut pouvoir parler à sa voisine de palier. En 2001, pourtant, tout s'écroule. Un attentat-suicide à la porte du Dolphinarium, une discothèque de la ville, fait dix-sept morts. La police israélienne est sur les dents, tous les illégaux doivent partir.

De retour en Palestine, où le chômage fait rage, impossible de trouver du travail. Que faire ? D'abord, mettre en pratique une combine bien connue : se laisser emprisonner pour que sa famille reçoive une petite allocation de l'autorité palestinienne. C'est peu, 20 dollars, mais cela correspond tout de même au salaire d'un policier. Pour l'obtenir, rien de plus simple, raconte Jasmin en riant. *« Il a suffi qu'il se rende à un checkpoint et qu'il ouvre sa grande gueule pour finir entre quatre murs. »* Mais ce genre d'astuce se périme vite. Libéré au bout de quatre mois et demi, Osama se retrouve sur le carreau. Du coup, quand il trouve un poste au refuge, pas question de faire la fine bouche. La zone industrielle d'Atarot est en territoire israélien, certes, mais dans un espace flou où les Palestiniens peuvent encore passer sans trop de difficulté.

Lui est responsable des chiens et tient la boutique. Jasmin s'occupe des chats. Comme elle porte des jupes sous les genoux, Osama pense d'abord qu'elle est une juive orthodoxe. *« Au début, nous étions amis,* se souvient-elle. *Il m'a invitée à prendre le thé. »* Puis ils tombent amoureux et, dans le contexte israélo-palestinien, la banalité de ce qu'ils ressentent prend un sens particulier. Osama : *« J'ai aimé sa force et son courage, mais aussi qu'elle n'ait pas eu peur de moi et m'accepte tel que j'étais. »* Jasmin : *« Je me suis sentie moi-même quand j'étais avec lui, nous étions libres, nous pouvions tout nous dire. Il n'y avait aucun mur entre nous. »*

Pas de mur ? Si, tout de même. Quelque temps après le début de leur histoire d'amour, la « barrière de sécurité » grâce à laquelle Israël veut s'isoler de la Cisjordanie menace de passer par Kalandia, autrement dit entre le refuge et les territoires palestiniens. C'est une catastrophe : inévitablement, la construction rendra les déplacements d'Osama très difficiles. Les jeunes gens décident alors de se marier. Pas pour faire admettre Osama en Israël, la loi ne l'aurait pas permis, mais parce que *« si nous étions restés simplement amoureux,* expliquent-ils, *on ne nous aurait pas pris au sérieux »*. Afin de ne pas affoler leurs familles, ils ne préviennent personne, sauf les deux bénévoles qui les remplaceront pour quelques heures auprès des chiens et des chats.

Reste à trouver un lieu. Les voisins ne sont pas là, mais un chauffeur de taxi rencontré par hasard accepte de prêter sa maison. En deux temps trois mouvements, le 4 avril 2004, Jasmin est donc convertie par un imam de Jérusalem, qui marie les amoureux dans la foulée. Ce mariage ne sera pourtant jamais reconnu par les autorités israéliennes, qui mettront systématiquement en doute la conversion de leur coreligionnaire. *« Pour la valider,* explique-t-elle, *il aurait fallu obtenir un papier du ministère des religions... Or, il a été fermé pendant un an et demi. Résultat : techniquement, je suis toujours juive. »*

ACCUSÉ D'ÊTRE UN TRAÎTRE

Expédié sans faste, ce mariage va avoir des conséquences inversement proportionnelles au peu de solennité dont il a été entouré. Une fois la cérémonie terminée, Osama retourne au refuge et s'apprête à reprendre son travail, quand apparaît l'un de ses frères, venu lui rendre visite à l'improviste. Comment garder pour soi une nouvelle aussi excitante ? Osama ne résiste pas au désir d'annoncer qu'il vient d'épouser Jasmin. Une juive ? Une juive ! A la vitesse de la foudre, la nouvelle part en Arabie saoudite, puis revient au village, où elle déclenche un véritable orage. Immédiatement, c'est le branle-bas



Jasmin et Osama au mur de séparation, en 2005. NIV HACHLILI

de combat. Accusé d'être un traître à la solde des Israéliens, Osama est chassé manu militari de Qarawat Bani Zeid. Pendant ce temps, du côté du refuge, deux contrats de travail partent en petits morceaux : indignés par ce mariage, qu'ils prennent comme une offense personnelle à leurs sentiments nationaux, les dirigeants du refuge mettent les jeunes gens à la porte le soir même du mariage.

Les voilà sans travail et sans logis. Osama disposait d'une chambre au refuge, disparue avec son emploi. Quant à Jasmin, elle est bien locataire d'un petit appartement dans les environs de l'établissement, mais il est proche d'une colonie juive, donc pas sûr pour un Palestinien. Le secours viendra des parents. Ceux de Jasmin, qui acceptent de les aider financièrement, mais aussi la mère d'Osama, qui impose à sa famille, puis au village, d'accepter le choix de son fils. Assez vite, Osama et Jasmin décident de se marier de nouveau, civilement cette fois. Et, comme les unions civiles ne sont pas possibles sur le territoire israélien, ils s'envolent pour Chypre, où l'administration n'est pas regardante, pourvu qu'il y ait un voyage de noces à la clef – sur les plages chypriotes, bien sûr.

Ensuite, ils emménagent à Ramallah, d'où Jasmin sort chaque jour au volant de sa voiture pour aller donner des cours de danse à Jérusalem. *« Au passage,* dit-elle, *les jeunes soldats israéliens me demandaient : "C'est comment, là-bas ? Comment vit-on ?" D'une certaine manière, je représentais un danger pour les autorités d'Israël : on disait à ces soldats qu'ils étaient là pour protéger leur pays d'une menace et voilà qu'une fille de l'âge de leurs sœurs passait sans souci d'un côté à l'autre. »*

Jusqu'au jour où ils finissent par avoir vraiment peur. Arrêtés à un checkpoint, ils tombent sur un officier israélien qui veut vérifier le permis de résidence de Jasmin à Ramallah. Comme celle-ci demande à voir sa plaque d'identité militaire, l'officier s'énerve et finit par lancer qu'il ne voudrait pas la voir *« pendue à un arbre »*. C'est un vendredi, veille de shabbat, il n'y a personne. Osama et Jasmin vont rester sous la garde de deux soldats pendant quelques heures, le temps que leur avocat intervienne. *« Ceux-là étaient corrects,* se souvient-elle, *mais je me suis dit : si jamais on tombe mal, ils pourraient tuer Osama et personne ne me croirait jamais. »*

Osama, de son côté, se fait harceler par les autorités des deux bords. Un jour, il est menacé par le Shin Beth, service de sécurité intérieure israélien : si des Israéliens viennent te voir à Ramallah, lui dit-on, tu en paieras le prix. Un autre jour, il est arrêté par la police palestinienne, qui l'emmène au poste et lui rase le crâne pour l'humilier.

CAPITALE ALLEMANDE INHOSPITALIÈRE

Au bout de sept mois de cet enfer, Jasmin et Osama décident qu'il faut partir. La destination la plus simple est l'Allemagne : la mère de Jasmin, aujourd'hui décédée, était une Allemande qui avait quitté Hambourg en 1965 pour venir s'installer en Israël. Fille d'un couple mixte, mère chrétienne et père juif, Miriam avait débarqué à Tel-Aviv sans parler un mot d'hébreu, sans connaître quiconque. Pourquoi ? Jasmin n'en sait rien : *« C'était une Allemande, elle ne parlait pas beaucoup »*, explique-t-elle en passant ses doigts fermés sur ses lèvres. Convertie, puis mariée à un juif, Miriam n'a jamais renoncé officiellement à sa nationalité allemande, mais n'a jamais non plus renouvelé son passeport. En 2006, elle décide de se rendre à Berlin pour faire valoir ses droits, afin que sa fille puisse obtenir à son tour un passeport. Il lui faudra sept ans de bagarre pour récupérer des papiers en règle.

« POUR ÊTRE CONSIDÉRÉ COMME DES ÊTRES À PEU PRÈS HUMAINS AU BUREAU DES ÉTRANGERS [À BERLIN], IL FALLAIT ÊTRE ACCOMPAGNÉ PAR UN CITOYEN ALLEMAND »

JASMIN AVISSAR

Sans attendre cette régularisation, Jasmin accompagne Miriam à Berlin dès 2006, sous prétexte d'aller rendre visite à une cousine. Puis elle y reste, en attendant Osama, qui cherche un moyen sûr de quitter Ramallah. Normalement, les Palestiniens n'ont pas le droit de passer par Israël pour sortir de Cisjordanie. Ils doivent passer le pont Allenby, qui sépare leur territoire de la Jordanie, puis traverser ce pays suivant un itinéraire compliqué. Or, la dernière fois qu'il a emprunté ce chemin, au retour de son voyage de noces chypriote, le jeune homme a frôlé l'arrestation du côté palestinien. Il désespère donc de parvenir à rejoindre Jasmin, quand une troisième femme providentielle apparaît dans l'histoire.

Après la mère d'Osama et celle de Jasmin, il s'agit de Ruth Dayan, la première épouse du militaire et politicien israélien Moshe Dayan (1915-1981). Déjà très âgée à l'époque, elle s'intéresse aux sculptures d'Osama, qu'elle a contribué à diffuser en Israël. C'est elle qui a poussé le jeune homme à signer ses œuvres. Et c'est grâce à elle qu'il parviendra à s'envoler pour l'Europe via l'aéroport international Ben Gourion de Tel-Aviv, tout cela le plus légalement du monde.

Mais l'arrivée à Berlin n'apporte pas la libération attendue. Bien sûr, il n'y a plus de militaires en armes pour vous arrêter aux checkpoints, mais la capitale allemande semble tout sauf hospitalière. D'abord, Osama se fait sans cesse contrôler dans la rue, dans le métro, dans les gares. Le fait d'être venu si loin pour se faire harceler de nouveau le déprime. Et puis il a le sentiment de se heurter à une épuisante lourdeur bureaucratique, aggravée par ce que Jasmin décrit comme une grande dureté.

« Pour être considérés comme des êtres à peu près humains quand nous allions au bureau des étrangers, il fallait être accompagnés par un citoyen allemand, affirme-t-elle. *Nous avions besoin, en plus, d'un avocat pour la moindre démarche. »* Surtout, ajoute-t-elle, *« nous avions le tort de cocher deux cases incompatibles : Israélienne et Palestinien. Une à la fois, c'est déjà un problème pour les administrations, mais les deux en même temps, ça devenait ingérable ».* Reste qu'elle ne peut pas se payer le luxe de perdre le moral. Elle fait donc des ménages, donne des cours d'hébreu et finit par trouver quelques leçons de danse. Pendant ce temps, Osama broie du noir et finit par se persuader que les Allemands sont de mèche avec les Israéliens pour lui pourrir la vie.

MATÉRIAU POUR SES ŒUVRES

Aussi, quand une invitation arrive d'Autriche, le couple n'hésite pas une seconde. Osama est convié à participer à « Overlapping Voices », une grande exposition financée par un mécène autrichien. Installée au Musée Essl de Vienne, la manifestation mêle artistes israéliens et palestiniens. En 2008, ils s'installent donc dans la capitale autrichienne, où les autorités se montreront moins tatillonnes qu'en Allemagne. *« Ici, nous n'avons pas eu l'impression de tomber de la Lune, comme à Berlin,* remarque Jasmin. *Il y avait une place pour nous. »*

Leur amie Karin Schneider, médiatrice artistique qui fut curatrice de l'exposition de 2008, le confirme : à Vienne, la société civile est paradoxalement un peu moins dure qu'en Allemagne, alors même que l'extrême droite occupe une place importante dans l'échiquier politique du pays. *« Et puis,* observe leur amie en souriant, *ils avaient de l'énergie, du talent, et nous voulions les garder ici. Alors on leur a fait croire que c'était un endroit merveilleux... »*

Très vite, Ossama devient élève des Beaux-Arts, et Jasmin trouve des leçons de ballet correctement payées. La maison dans laquelle ils habitent aujourd'hui leur est prêtée sans contrepartie par un ami, ce qui règle le problème crucial du loyer. Cela fait maintenant dix ans qu'ils vivent à Vienne, où leur fille est née. Depuis quelques mois, Jasmin a même cessé de donner des cours, pour se consacrer complètement à ses chorégraphies et vient de faire une performance au titre évocateur : c'était en juillet, à Munich, et cela s'appelait *Mind Crossing,* du verbe anglais qui signifie « traverser ».

Osama, lui, a fait de son expérience et de sa haine des frontières un matériau pour ses œuvres, qu'il s'agisse de sculptures ou de performances. Le climat autrichien lui pèse et son pays lui manque, à commencer par la terre et le bois dont il se servait pour sculpter. Mais sa mère est partie vivre au Texas, chez l'un de ses fils, et lui ne peut rentrer en Palestine. Jasmin, elle, n'a pas envie de retourner en Israël, où elle n'a plus de famille, ses parents étant morts tous les deux. Le pays, tel qu'il est maintenant, est encore plus éloigné d'elle qu'il ne l'était au moment de leur départ. *« Finalement, nous nous sentons ici chez nous,* observe-t-elle, *c'est le premier endroit où nous avons pu nous reposer. »* Laila, sa fille, peut affirmer tranquillement et sans états d'âme : *« Je suis Laila, de Vienne. »* ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

Prochain épisode Coup de cœur à Mossoul